ADIEUX

DE MADAME LA DUCHESSE

DE POLIGNAC

AUX FRANÇOIS,

Suivis des adieux des François à la même.

Par l'Auteur de ſa MALADIE.

1789.

ADIEUX

DE MADAME LA DUCHESSE

DE POLIGNAC

AUX FRANÇOIS.

CALMEZ, Français, calmez vos regrets trop vifs ; la Polignac a fui avec précipitation, avec mystere, elle le devoit à ſa ſûreté ; mais elle ne vous a pas abandonnés pour toujours : vous êtes un peu comme le ſoufre & le ſalpêtre ; malheur à celui qui vous manie, s'il ne ſait pas prendre des précautions ! La duchesse n'étoit pas faite pour en manquer.

Je ſuis chez votre voiſin, votre allié l'Empereur. A ſa cour un peu déſerte, je vais peindre celle de France, qui, depuis du temps, l'étoit aussi. Ainſi réunis en un cercle d'amis, pendant que Joſeph bataille contre le Turc, & que Louis fait la paix avec ſon peuple, nous aurons plus d'un plaiſir ſans doute. Je me promets celui de vous contempler, Français, de vous obſerver à mon aiſe. Non, jamais vous ne vous êtes montrés ſi intéressans. L'Europe, le monde entier admire votre ardeur, votre

patriotifme qui prépare pour vous la plus étonnante révolution. Un peu de vanité fe mêle au plaisir que je goûte à vous admirer. En particulier je me dis : c'est moi qui ai donné naissance à tous les prodiges qui s'operent aujourd'hui dans ce beau royaume.

J'avouerai que je ne les attendois pas ; mais j'ai fait comme tant d'autres qui font merveille, en faifant toute autre chofe que ce qu'ils avoient conçu. On nous a dit : *le bien est difficile à faire ;* j'ajouterai, *fur-tout lorsqu'on ne s'en doute pas.*

Mais n'est-ce pas une chofe incroyable, que des foldats en foule, que des canons fans nombre, au lieu de calmer & de modérer un peu les emportemens de notre assemblée nationale, n'aient fait que l'animer encore, & développer plus fortement toute fon énergie ? Comme le courfier fuperbe, au milieu du combat, fent allumer fon courage au cliquetis des armes, aux étincelles brillantes ; comme il presse fa poitrine contre le fer qui le pique ; ainfi vos fiers repréfentans, levant une tête altiere, ont offert un front plus ferein à l'orage dont je les avois enveloppés.

Car vos états-généraux qui, malgré moi, qui, malgré toute la cour, fe font asfemblés, ces états-généraux m'ennuyoient beaucoup : &, je n'ai pas befoin de vous le dire, j'ai fait de grands efforts pour les divifer. L'intrigue, la cabale, les menaces, les promesses, les faveurs, les prieres, rien

ne m'a réussi ; tout enfin, jusqu'au projet de les exterminer avec votre Paris, tout a éte inutile.

Mais ce Paris, *le croirez-vous, races futures*? ce Paris . . . Sibaris du ſiecle, s'est changé tout-à-coup en une Sparte nouvelle. Ses habitans, ſi délicats, ſi foibles, en un moment ont fait autant de ſoldats robustes & durs. On a bien vu, aux beaux jours de Paphos, l'amour ſe jouer dans l'armure de Mars, tandis que le dieu ſe délaſſoit près de ſa mere ; mais vit-on jamais la jeuneſſe de Cythere, *le pot en tête & la dague au côté*, ſoutenir ſiége & bataille, vaincre & mourir pour la cauſe commune ?

Tout mon parti en a été effrayé, chacun a fui, quelques-uns trop tard ſans doute ; & ce n'est pas ſans peine que je promets de le raſſembler ; car je vous le dis, Français, je ne ſaurois vous laiſſer en ſi bon chemin. La joûte de vous à moi devient piquante. Vous êtes une troupe d'aimables roués, à qui la mere de tous les roués ne cédera pas ſans des prodiges nouveaux.... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Je ſais qu'en ce moment, une proſcription terrible m'embraſſe, & s'étend à tous les miens. Les têtes volent, chez vous, comme les mouches près la ruche. Le peuple le plus doux, le plus ſenſible, s'abreuve de ſang, & ſe nourrit de ſpectacles d'horreur. Sur la moindre crainte, ſur la possi-

bilité d'un ſoupçon, l'innocent comme le coupable trouve la mort & la honte. Sa tête ſur une pique, ſon corps déchiré & traîné dans la boue, c'est le ſpectacle où chacun court. Mais après les fureurs vient le calme, le ſommeil..... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Déjà cette brillante jeunesse, qui, oubliant les plaisirs & l'amour, a brûlé de vengeance & de gloire, est lasse de ce que l'un & l'autre lui coûte. Le mouſquet peſe à ſes bras délicats; le lit de camp meurtrit ſon corps ſi tendre. Toutes les nuits ſacrifiées à la guerre, ſans une ſeule pour la volupté, lui laiſſent bien des regrets: mais par-deſſus tout, cette longue continuité des mêmes objets, des mêmes choſes; pendant plus de huit grands jours rêver patrouille, garde, combat, & ne prévoir que patrouille, garde, combat. Oh! d'y penſer il y a de quoi périr.... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Vos corps-de-garde ſont un peu déſertés, vos rues ſont bien plus libres, mes agens fideles y craignent bien moins l'œil tentateur d'une ſentinelle vigilante; vos phalanges armées, où le petit maître à côté du balourd, & le ſoldat guerrier près de l'abbé poltron, marchent en rang, ſe ralentiſſent; elles deviennent rares.... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Vos aſſemblées ſont, dit-on, bien confuses, vous vous défiez tous les uns des

autres, chacun crie à tue tête & n'écoute personne ; les voûtes de vos églises en retentissent jour & nuit, le service divin en est interrompu, tous vos plus grands saints en sont étourdis ; c'est par honneur qu'ils tiennent bon (à ce que l'on assure) : mais si l'un se retire, les autres suivront sans doute ; il ne vous restera plus que quelques pauvres apôtres peu capables de soutenir le zele & la ferveur des *fideles*....... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Cette milice, que vous voulez réformer, se forme mal. Le service pese, on s'effraie de sa durée, chacun veut s'y faire remplacer, le riche par son laquais, le marchand par son commis, le négociant actif regrette tant de momens donnés à la sûreté, & si peu au profit ; chacun qui sert veut commander ; les nobles, vos bons amis, se *faufilent*, pour vous concilier........ Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

Mais vos provinces sont en grande rumeur ; ces fiers Bretons sont menaçans ; ils appellent tous à leur pacte de famille. Une jeunesse nombreuse est sous les armes ; d'autres pays se lient d'un commun intérêt. Grenoble et Lyon ont juré de se défendre mutuellement ou d'attaquer ensemble. Mais ils n'ont pas comme la capitale, de ces spectacles de vengeance & d'horreur qui soutiennent leur ardeur. Mes pauvres amis, proscrits par

toute la France, font rares chez eux. Je veux leur en envoyer de plus adroits & de moins expofés que ceux que j'ai à la capitale ; ils me ferviront mieux.... Nous nous reverrons, Français, je ne vous dis pas adieu.

ADIEUX
DES FRANÇOIS
À LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Fuis, loin de nous, fuis, monstre odieux, vomi par les enfers, fuis en te cachant, serpent venimeux, dont l'haleine empoisonnée infectera tous les pays où tu sauras te glisser. Vas, vas porter au loin les exhalaisons tachantes de ton corps impur. Elles n'ont pu altérer l'éclat brillant du nom françois, & tes efforts meurtriers, tes poignards homicides n'ont pu entamer ce peuple de héros.

Long-temps, pour le dégrader, l'avilir, tu as semé dans son sein les crimes et les vices, & il s'est conservé vertueux.

Long-temps tu as épuisé tes efforts pour l'étouffer, l'écraser sous le joug d'un despotisme honteux; plus que jamais il est fort, plus que jamais il est libre.

Long-temps tu as prodigué jusqu'aux ressources de sa subsistance. Tes pillages, le produit de tes vexations, tu les sacrifiois à des projets politiques, à des fêtes, des bacchanales, des orgies. Le françois est riche encore.... Toute l'Europe s'étonne de ses ressources.

Jusqu'au moment enfin, où pénétré de tout le mal que tu lui as fait, il songeoit à le réparer par des moyens dignes de sa grandeur, toi, être vil & rampant, par des menées sourdes, par des cabales honteuses, par des corruptions infâmes, en semant à des traîtres ses propres richesses, tu l'entourois, tu l'attaquois de tous les côtés, & tu n'as pas pu l'ébranler.

Moucheron importun, bien plus que dangereux, tu rodois sans cesse autour de l'auguste assemblée des représentans de la nation. Toi & tes especes, avides de crimes & de pouvoir, vous vous agitiez, vous voltigiez en bourdonnant, pour exciter les alarmes, les inquiétudes, pour opérer un soulévement qui pût ruiner le bel édifice de gloire qu'elle élevoit sur les ruines que tu avois faites.... Mais tranquille dans le grand œuvre qu'elle conçoit, elle n'a pas daigné détourner la vue sur toi & ton essaim impur.

Insectes éphémeres, mais grossis par la rage & la fureur de la sédition, de vos aiguillons empoisonnés vous avez infecté les premiers & les derniers de la nation.

Par toi, par tes procédés, les nobles chargés d'honneur, les bandits couverts de honte se sont trouvés réunis. Par toi, les défenseurs de l'état ont menacé l'état. Par toi, le soldat courageux a lâchement tourné contre le citoyen, l'épée qu'il tenoit du citoyen.

C'étoit peu que ton libertinage, ton luxe, tes prodigalités; c'étoit peu que les pollu-

tions de ton chétif individu ; pour tant de turpitudes, on t'eût chassée dans les forêts désertes comme un monstre hideux, ou l'on t'eût claquemurée dans un repair obscur, comme un serpent venimeux.

Et pour tes autres crimes, pour ton intérêt sacrilége dans le brocantage des chapeaux, des mîtres & des croix ; pour ta bassesse dans la vente des bâtons, des cordons, des épées, le trafic des titres, des offices et des places ; pour ta dureté dans les vexations des provinces ; pour ta rapacité cruelle dans l'accaparement des grains ; pour ton infamie dans la corruption & la prostitution de tes malheureuses amies ; enfin, pour ton coquinisme honteux dans la substitution d'héritiers à des familles illustres, pour tant d'horreurs ; il étoit des expiations peut-être.

Mais tes fureurs séditieuses, tes attentats contre le sauveur de la nation, tes projets meurtriers, exécrables contre ses députés, tes préparatifs, tes efforts pour exterminer la capitale, en massacrer les habitans, et affamer, par la faim, tout le royaume, le réduire au plus honteux, au plus dur esclavage ; ce sont des forfaits auxquels il faudra trouver des noms, et auxquels il est impossible de marquer des peines.

Eh ! la France alarmée par tes ravages, a-t-elle une vengeance à demander ? Vit-on jamais ses habitans courir comme des insensés, contre les masses de grêle qui venoient meurtrir leurs corps et couper leurs moissons ? Les a-t-on vus, le fer à la main,

déchirer avec colere les flots impétueux d'un torrent qui inondoit leur pays en entraînant leurs richesses et leurs familles? Malheureusement les a-t-on vus, furieux des menaces d'un ciel noirci par l'orage, et brillant d'éclairs, répondre à la foudre par la foudre ?

Aussi on ne les verra pas aujourd'hui, indignés des plaies dont une contagion funeste vient de les frapper, poursuivre dans les pays lointains, le fléau destructeur dont ils sentent les coups : tu fuis, peste désolante, et tu traînes après toi les foyers de ton infection : c'est assez pour sa tranquillité et pour son salut.

Mais que les monstres, tes pareils, demeurés parmi nous, que les lâches infectés de ton souffle empoisonné, ne puissent pas échapper au fer qui doit couper les membres gangrénés par la corruption ! qu'ils tremblent, princes et brigands. La nation saura les arracher à leurs palais gardés, ou à leurs repaires obscurs. C'est en eux qu'elle attaquera les maux qui la désolent. C'est par le feu qu'elle se purifiera de ton infection.

F I N.